Alain-Richard SAPPI
Wesleyan College, USA
asappi@wesleyancollege.edu/sappiar@yahoo.fr

La rationalité occidentale en question : une analyse herméneutique des romans de détective de l'écrivain malien Moussa Konaté

Résumé

Cette étude examine la manière dont Moussa Konaté met en scène la rencontre entre le rationalisme occidental et les traditions culturelles maliennes dans ses romans policiers, notamment à travers le personnage du commissaire Habib Kéita. L'analyse montre comment Habib s'appuie sur la logique et le raisonnement scientifique tout en évoluant au sein d'une société où la spiritualité, les croyances ancestrales et les pratiques traditionnelles demeurent fondamentales. Konaté mobilise cette tension pour montrer que la rationalité occidentale ne saurait expliquer toute réalité africaine. Ses romans mettent également en lumière les effets de la mondialisation, le matérialisme et les mutations sociales. Toutefois, la position de l'auteur ne se résume pas à un simple rejet de l'Occident ; il prône au contraire le respect mutuel et la compréhension interculturelle. En somme, Konaté utilise le genre policier pour défendre l'identité culturelle mandingue tout en encourageant le dialogue entre différentes manières d'appréhender le monde.

Mots-clés : Moussa Konaté. Habib Kéita. Roman policier africain. Rationalisme. Culture mandingue. Mondialisation. Identité culturelle.

Abstract

This study explores how Moussa Konaté presents the encounter between Western rationalism and Malian cultural traditions in his detective novels, especially through Commissioner Habib Kéita. The analysis shows how Habib relies on logic and scientific reasoning while working in a society where spirituality, ancestral beliefs, and traditional practices remain deeply important. Konaté uses this tension to question the idea that Western rationality could explain every African reality. His novels also highlight the effects of globalization, including the weakening of traditional values, materialism, and social change. However, the author's position is not simply anti-Western. Instead, he calls for mutual respect and cultural understanding. Ultimately, Konaté uses detective fiction to defend

Mandingo cultural identity while encouraging dialogue between different ways of understanding the world.

Keywords: Moussa Konaté. Habib Kéita. African detective fiction. Rationalism. Mandingo culture. Globalization. Cultural identity.

Introduction

Le roman policier classique est étroitement lié aux grandes transformations sociales provoquées par la première Révolution industrielle[1]. Au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, les grandes villes européennes et américaines connaissent d'importants bouleversements sociaux, accompagnés d'une montée de la criminalité, de la violence et des conflits humains. Ces changements offrent aux écrivains une nouvelle matière littéraire. C'est dans ce contexte que paraissent notamment *Double assassinat dans la rue Morgue* (1841) d'Edgar Allan Poe, *L'Affaire Lerouge* (1865) d'Émile Gaboriau et *La pierre de lune* (1868) de Wilkie Collins. Ces trois romans issus de trois espaces géographiques vont asseoir les bases du roman de détective. Sous l'influence de la philosophie positiviste et du rationalisme en vogue à cette époque et dont Auguste Comte fut le principal représentant, les premiers grands détectives de cette littérature, tels qu'Auguste Dupin, Monsieur Lecoq ou le Sergent Cuff s'appuient sur le raisonnement pour résoudre l'énigme. Leur travail repose sur l'observation des faits, l'analyse des indices, ainsi que sur la mobilisation des raisonnements inductif et déductif. La résolution du crime devient ainsi une véritable démarche rigoureusement méthodique. Comme disait Boileau-Narcejac en décrivant le roman policier classique, "une maquette très perfectionnée de l'enquête scientifique" (1992 : 11). Cependant, à partir de la fin du XIXe siècle, le roman policier connaît une évolution importante et donne naissance à différents « sous-genre ». Parmi eux figurent le *hard-boiled*, qui met en lumière la triste réalité socio-économique de l'Amérique de l'époque ; le roman à énigme, souvent désigné par le néologisme anglais *whodunnit* (*Who has done it* ? = Qui l'a fait ?) ; le roman d'enquête ; le roman juridique ou de prétoire ;

[1] Luc Ferry explique dans son *Dictionnaire amoureux de la philosophie* (2018) que, jusqu'à date, l'humanité a connu trois révolutions industrielles : la première s'opère en 1769 grâce à l'invention de la machine à vapeur moderne par James Wattt et de la machine à imprimer par Gutenberg. La seconde avec l'invention de l'ampoule à filament par Thomas Edison suivi de l'invention de la première centrale hydroélectrique en 1882, y de l'invention du moteur diesel par Rudolf Diesel. Quant à la troixième, celle que nous vivons à présent, elle débute en 1990 avec l'invention du web par l'anglais Tim Berners-Lee et le belge Robert Caillau.

le roman noir ; et, enfin, le roman à suspense rebaptisé *thriller*[2]. En Afrique, Lilyan Kesteloot (2001 : 280) voit l'inauguration du polar francophone dans les années 1970. Ce dernier s'inscrit, à ses débuts, dans le sillage du polar français et constitue pour les écrivains africains un modèle narratif qui leur permet de mettre en scène ce qui leur tient à cœur, leurs problèmes existentiels et leur univers culturel. Mais, que se passe-t-il lorsque ce genre littéraire, construit dans un contexte occidental, est transporté dans une société africaine où d'autres façons de comprendre le monde existent encore ? C'est précisément cette question qui traverse les romans policiers de Moussa Konaté. Il est donc question dans cet article de montrer comment à travers les enquêtes du commissaire Habib Kéita, l'écrivain malien met en scène une confrontation entre la rationalité apprise à l'école occidentale et un univers culturel dans lequel les croyances ancestrales et millénaires, les rites et les forces invisibles continuent de jouer un rôle important.

1. Habib Kéita, un enquêteur occidental dans un univers africain

Après avoir observé les romans policiers rédigés entre le XIXe et le XXe siècle, notamment ceux qui respectent presque à la lettre les exigences formelles énoncées par S.S. Van Dine[3] dans son essai intitulé *Twenty Rules for Writing Detectives Stories*, Tzevetan Todorov affirmait avec force que « le roman policier par excellence n'est pas celui qui transgresse les règles du genre mais celui qui s'y conforme » (1971 : 10). Or, la création romanesque des auteurs africains déconstruit en partie ce modèle occidental en y intégrant des spécificités propres aux réalités socioculturelles africaines. Dans leurs œuvres, le récit policier se construit ainsi à la croisée de plusieurs systèmes de pensée. Tantôt, les auteurs se situent entre la rationalité occidentale et certaines formes d'irrationalité associées aux imaginaires et aux croyances africaines ; tantôt, ils mettent en évidence les limites de la logique occidentale dans la résolution des énigmes propres aux sociétés africaines[4]. Ainsi donc, le roman policier africain ne se contente pas de reproduire les codes du genre : il les adapte, les réinterprète et, parfois, les remet en question afin de les inscrire dans un contexte culturel et épistémologique différent.

---

[2] Pour plus d'informations lire Jean-Paul Martin, *Le roman policier africain* : *Regards critiques sur des sociétés en mutation* (2024 : 6).

[3] S.S. Van Dine, "Twenty Rules for Writing Detective Stories", in *American Magazine*, du 3 décembre 1928 (traduit en français par André Vanoncini. *Le roman policier*, Paris, PUF, 1993, pp. 121-124).

[4] Cela n'est pas une spécificité exclusivement africaine. L'on relève que, dans certains ouvrages des écrivains chinois vivant en exile tels que Qiu Xiaolong et Diane Wei Liang, les techniques d'investigation du détective oscillent entre l'héritage générique occidental (la logique cartésienne) et l'affirmation d'un socle culturel propre (bouddhisme, taoïsme). Lire Alain-Richard Sappi, 2020, pp. 173-228.

The Man from Sagamu (1978) roman d'Adaora Lily Ulasi, l'une des pionnières du roman policier africain, est une remise en cause de l'idée selon laquelle la raison occidentale constituerait l'unique moyen d'accéder à la vérité. À travers le recours au voyant de l'Oba, (l'autorité traditionnelle de Sagamu), les croyances liées à Oshun[5] et les pouvoirs surnaturels d'Olu Agege[6], l'auteure introduit dans l'enquête des formes de connaissance issues de la cosmologie yoruba. De ce fait, l'irrationnel participe directement à la construction et à l'élucidation du mystère. En faisant échouer les méthodes des policiers coloniaux et en donnant au savoir traditionnel une place centrale dans la révélation de la vérité, l'écrivaine nigériane propose une conception ouverte de l'enquête, fondée sur la coexistence de plusieurs manières de connaître et d'interpréter le réel. Quant à son confrère sénégalais Abasse Ndione, il met en exergue dans *La vie en spirale* (1984) le rôle du gri-gri protecteur et des recommandations du féticheur dans l'interprétation des événements. Ici, les cauris ne sont pas seulement associés à la croyance, ils constituent un instrument herméneutique permettant d'accéder à la réalité que les méthodes rationnelles ne suffisent pas nécessairement à dévoiler. En réalité, ces cauris « dévoilent ce qui est caché, révèlent le passé et prédisent ce qui doit arriver » (*La vie en spirale*, 269).

C'est donc dans cet environnement qu'évoluent le Commissaire Habib Keita et son accompagnateur, l'inspecteur Sosso, dans les œuvres du dramaturge, romancier et éditeur malien, Moussa Konaté (1951-2013). Habib, moulé à l'école des blancs, fera face à un choc de culture et de civilisation, car professionnellement contraint à résoudre les crimes dans son pays natal, univers où l'occultisme et l'irrationnel font partie des valeurs de ses habitants. Il ne le dissimule d'ailleurs pas lorsqu'il affirme que « j'ai été façonné à l'école occidentale, qui m'a appris la rationalité, le cartésianisme. Tout ce qui sortait de ce mode de penser n'était pas digne d'intérêt. » (*L'empreinte du renard*, 143). En effet, à cette école occidentale, l'énigme se résout de manière scientifique suivant une démarche rigoureuse basée sur l'observation et l'analyse des indices. C'est partant de ce point de vue que le détective Monsieur Lecoq de Gaboriau réfléchit en termes d'induction et/ou de déduction[7] : « Je suis heureux,

[5] Oshun est une divinité yoruba associé à la rivière Oshun, à la fertilité, à la protection et à la puissance spirituelle. Dans le roman, le festival d'Oshun constitue un événement majeur pour la communauté Sagamu.

[6] La disparition « dans les airs » d'Olu Agege survient juste avant le festival d'Oshun. Le caractère surnaturel de ce personnage se signale dès sa naissance. On raconte que, comme présage, un coq chanta à midi sur le toit de la maison de sa mère le jour de sa naissance : « It was said that a cock crew at noon on top of his mother's thatch-roofed home on the day he was born » (*The Man from Sagamu*, 6).

- *Idem* pour l'écrivain congolais Achille Ngoye dont le détective Soga-13 affirme : « notre monde est magie et mystère » (1997 :125).

[7] Optent aussi pour ce *modus operandi*, les détectives : Sam Spede de Dashiell Hammett, Philip Marlowe de Raymond Chandler, le célèbre Sherlock Holmes d'Arthur Conan Doyle,

puisque j'exerce en liberté et utilement mes facultés de calcul et de déduction. […] le fil de mes inductions me conduit au coupable » (2005 :163).

Comme on peut le constater, dans les sociétés occidentales, le criminel laisse involontairement des signes encodés qui seront a posteriori décodés par l'enquêteur, interprétés par ce dernier pour atteindre la vérité. Or, le détective Habib doit œuvrer dans un environnement mystique, où le criminel tue sans arme blanche et ne laisse ni traces, ni empreintes. Il commet son forfait à distance par la magie[8]. L'Occident, qui tend à se présenter comme le détenteur privilégié du savoir scientifique et rationnel, doit reconnaître ces spécificités liées à la cosmogonie africaine. Certes, il existe des lois universelles telles que la théorie de la gravitation de Newton, mais il existe aussi des pratiques cultuelles et culturelles propres exclusivement à chaque culture. Le commissaire Habib n'est pas un personnage culturellement aliéné en faisant remarquer à Sosso :

> Ceux à qui nous avons affaire ici n'appartiennent pas à notre univers et nous n'osons pas nous avouer que nous les tenons, du point de vue de la pensée, pour des primitifs. Alors nous les méprisons. J'ai eu mal ce matin, parce que j'ai découvert cette vérité. Tu vois, les choses ne sont pas aussi simples, et nous-mêmes, imbus de notre science, nous ne savons pas qui nous sommes. Il ne s'agit pas, en fait, de faire semblant de les comprendre, mais d'admettre qu'ils ont le droit d'avoir leur univers à eux » (*L'empreinte…*, 143).

Il admet que les Malinké, les Bozos, les Dogons et les tombouctiens ont eux aussi leur propre univers mais, du point de vue de la démarche, Habib exclut la méthode irrationnelle, préférant opter pour la collecte des données, le bon sens et la déduction. À Tombouctou, les Imams lui demandent d'abandonner l'enquête sur la mort d'Ibrahim car disent-ils : « Nous connaissons quelqu'un qui peut résoudre cette énigme très rapidement. C'est un marabout devin. Il n'y a aucun doute, il retrouvera l'assassin au bout de trois jours, au maximum » (*Meurtre à Tombouctou*, 95). Quelques jours plus tard, c'est autour du gouverneur de lui mettre la pression, en parlant des enjeux politiques, des intérêts égoïstes :

Hercule Poirot d'Agatha Christie, et Jules Maigret de Georges Simenon, (la liste n'est pas exhaustive), en résolvant des énigmes avec leur esprit logique.

[8] Modibo Sounkalo Keita dans *L'archer bassari*, nous en donne un exemple saisissant à partir du dialogue ci-dessous entre Le commissaire Mbaye et la prostituée Abia, après le meurtre de Ladji :

"Que s'est-il passé quand vous êtes arrivées à la voiture de Ladji ?

-Je vous l'ai dit, il a été tué d'une flèche,

-D'où venait cette flèche?

-Je n'en sait rien. J'ai juste entendu un sifflement et une flèche est venue frapper mon client à la poitrine" (2001 :13).

> -Monsieur le commissaire, parlons sérieusement. Je ne vous ai pas tout dit sur le marabout-devin. Je vous jure au nom d'Allah et de son prophète Mohammed que cet homme est capable de réaliser tous les vœux. Allez lui demander de régler n'importe quel souci, et c'est fait. Beaucoup de nos responsables, tant politiques qu'administratifs, lui doivent leur place. Il a tous les pouvoirs sauf celui de donner la vie et de réveiller les morts, car ce pouvoir n'appartient qu'à Allah et à Allah seul. Aujourd'hui, vous êtes commissaire, si ce devin veut faire de vous un ministre dès demain, vous le serez, inch'Allah. Il vous suffit de formuler le souhait et que je le lui transmette et c'est fait. Commissaire. C'est une occasion que vous ne devez pas manquer. Vous avez résolu de nombreuses énigmes partout au Mali, qu'est-ce que ça vous coûte de fermer les yeux et de laisser cet homme faire son travail ? Ainsi, et vous et moi, nous y gagnerons tous. Réfléchissez, commissaire. La vie est dure aujourd'hui. Pensez à vos enfants, à votre femme, pensez à leur avenir. Commissaire ? » (*Meurtre à Tombouctou*, 117).

Habib, bien qu'ayant été formé à l'école occidentale, pense que 'l'on peut apprendre ceci sans oublier cela' (*L'aventure ambiguë*, 44). Il est possible d'adopter une démarche cartésienne tout en pensant aux valeurs africaines qu'il convient de préserver. Pour cette raison, il est policier, philosophe et anthropologue et pense que les valeurs africaines doivent jalousement être protégées. Il se refuse ainsi de dénoncer les dogons qui tuent leurs propres enfants qui ont violé des règles qui régissent la conduite de leur communauté :

> Il y a eu des meurtres, j'en ai les preuves. Le mobile est connu, les coupables aussi. Faut-il les arrêter ? (…) Supposons qu'on les fasse tous arrêter, c'est comme si je décapitais une civilisation millénaire, car la fin des vieillards signifie la fin de la culture dogon, puisque ce sont eux qui en sont les dépositaires (*L'empreinte du renard*, 256).

Habib Kéita, tout en ne devenant pas irrationnel, prend conscience des limites de sa propre formation et apprend à regarder autrement la société dans laquelle il exerce son métier. Cette agilité dans la manière de penser et de travailler ne traduit pas un abandon de la rationalité, mais l'élargissement du cadre interprétatif de l'enquêteur, désormais capable d'intégrer les logiques culturelles propres au contexte malien sans renoncer aux exigences de la méthode policière.

2. La problématique du respect culturel mandingue entre l'Afrique et l'Occident

Meurtre à Tombouctou met en lumière la complexité des relations qui se nouent aujourd'hui entre la France et le Mali, et, plus amplement, entre

l'Occident et l'Afrique. D'une part, Monsieur Gérard Lebrun, touriste français qui se rend depuis plusieurs années dans ce pays pour ses vacances, et, d'autre part, son compatriote le policier Guillaume Deloncle, expert en la lutte antiterroriste, incarnent le paradigme postcolonial de la présence française au Mali. Cependant, ces personnages offrent deux visions diamétralement opposées, qui expliqueraient des motivations de la présence Française au Mali. En effet, Gérard Lebrun arrive dans l'antique « Cité de 333 Saints » pourvu d'une logique culturelle qui se situe aux antipodes des valeurs intrinsèquement africaines. Son statut sémiologique, peu reluisant du point de vue éthique, se décline comme suit : proxénète, dealer de drogue, consommateur d'alcool, affairiste, promoteur de l'homosexualité, et grand corrupteur de l'intégrité morale des jeunes Touaregs. C'est ici que s'inscrit le drame du personnage Ibrahim Ag Aghaly, l'ami Tombouctien de Lebrun, qui meurt à cause de son détachement de la doctrine islamique.

Au cours de l'enquête visant à élucider ce meurtre, les coéquipiers du commissaire Habib Kéita, l'inspecteur de police Sosso Traoré et Guillaume Deloncle, découvrent, à leur grande surprise, la face cachée de Gérard Lebrun lorsqu'ils l'aperçoivent en boîte de nuit, en train de serrer contre lui et en caressant avec passion un autre jeune noir. Cette scène met à découvert une idée réelle du personnage qui, quelques jours avant avait confessé au commissaire Habib qu'il venait régulièrement à Tombouctou mais n'avait jamais pensé aux filles. Un sacrilège et une abomination pour un peuple soucieux de protéger sa culture en dépit de la forte présence des touristes qui arrivent sur leur sol ayant des valeurs peu orthodoxes. En effet, Lebrun suscite la colère d'un jeune Touareg, de par son attitude irrévérencieuse envers les valeurs musulmanes. D'où la première tentative d'assassinat dont il est victime lorsque la fenêtre de la chambre numéro 26 qu'il occupe à l'hôtel Al Farouk est criblée de balles. Après quatre coups de feu, l'auteur des tirs cria : « Sales mécréants de Français, vous allez tous mourir. Qu'Allah vous maudisse » (*Meurtre*…, 23). Ayant manqué sa cible, cet individu enturbanné qui se déplace à l'aide d'un cheval noir reviendra plus tard ; cette fois-ci lorsque Lebrun se trouve en plein air au centre de Tombouctou et en compagnie des détectives Habib, Sosso et Deloncle. À distance, il braque son fusil sur lui, loupe encore sa cible, mais déclare en s'enfuyant : « Sales Français, vous êtes des mécréants et vous irez en enfer !» (*Meurtre*…, 96).

Cet acte laisse transparaitre dans le roman des indices apparents d'un attentat terroriste qui font peser des soupçons sur AQMI, Al Quaëda au Maghreb islamique[9], dont la volonté de combattre la France/l'Occident

[9] Comme s'il avait fallu qu'il situât les faits dans leur contexte spacio-temporel, l'on peut lire dès l'incipit, imbibé d'un style journalistique, ce qui suit : "Toumbouctou, novembre 2010. Non loin du zénith, en route pour le couchant, le soleil ahanait, mais ses rayons gardaient encore de leur vigueur juvenile" (*Meurtre*…, 7). C'est-à-dire à peine trois années après le début de AQMI dans la Maghreb Islamique.

en Afrique de l'Ouest est un secret de polichinelle. D'autant plus que, comme le souligne le policier Guillaume Deloncle : « S'il est prouvé qu'il est lié au milieu des trafiquants de drogue, il pourrait donc être une des raisons de la violence des islamistes qui doivent se dire que tous les Français sont des homosexuels, des alcooliques et des drogués qui viennent souiller leur ville » (*Meurtre à Tombouctou*, 150). Cependant, lorsque Alhadi Ag Youssef, l'auteur des deux tentatives d'assassinat est appréhendé, il assume pleinement sa démarche en avouant qu'il s'agit d'un acte purement isolé visant à défendre l'honneur de sa famille galvaudée par Gérard Lebrun, qui fit de son frère un alcoolique : « C'est lui qui a poussé mon cousin Ibrahim Ag Aghaly à boire du vin. Ibrahim n'avait jamais fait ça. Personne dans notre famille ne boit. C'est lui qui a fait ça. C'est Satan. C'est pourquoi j'ai décidé de le tuer » déclare-t-il (*Meurtre à Tombouctou,* 101).

Faut-il voir en ces déclarations un sentiment anti-français au Mali ? Il serait hasardeux de répondre par l'affirmative. Même s'il faut reconnaître avec le commissaire Habib que le terrorisme est potentiellement partout, même sur les Champs-Élysées et qu'il est vrai que Tombouctou est un terrain très fertile pour l'implantation du terrorisme islamique (*Meurtre*…, 173). Les expressions « sales français », « sales mécréants », lancées par Alhadi, s'appliquent exclusivement à ceux du même acabit que Lebrun, c'est-à-dire, ceux-là qui arrivent avec des pratiques inacceptables à Tombouctou voire sur le sol africain, pour fouler au pied ses us et coutumes. Suivons le dialogue ci-dessous entre le policier antiterroriste et le jeune Touareq :

> - Dites-nous, Alhadi, est-ce que vous êtes seul à détester les Français et à vouloir les tuer ?
> - Moi, je ne vous ai pas dit que je déteste les Français. Je déteste celui qui a incité mon frère à boire de l'alcool, les autres Français ne m'ont rien fait. Pourquoi leur en voudrais-je ? Pour les autres Tombouctiens, je ne sais pas, mais moi, je vous ai dit ce que je pense.
> - Mais pourquoi as-tu crié que tu détestes 'les Français' au lieu 'du Français' ?
> - C'est comme ça qu'on dit chez nous, mais ça ne veut pas dire que tous les Français sont mauvais comme lui. C'est tout » (*Meurtre*…, 102-103).

Cette nuance est importante parce qu'elle permet de mieux cerner la position de Moussa Konaté. Il ne dit pas que les Africains doivent rejeter les Occidentaux. Il semble plutôt demander à ceux qui viennent en Afrique de respecter les sociétés qu'ils visitent. Parmi ces Français qui n'ont rien fait de mal, figure celui à qui le jeune Touareg s'adresse, le général Guillaume Deloncle, personnage particulièrement intéressant, expert Français de la lutte antiterroriste en service au Mali, homme sociable,

d'une probité morale assurée. L'exemplarité de son comportement l'amène à faire corps avec des rites et des coutumes du pays qui l'accueille ce qui lui permet de vivre en harmonie avec les autres. Deloncle s'indigne, d'ailleurs, de voir des conduites inacceptables, telles que la prostitution, sur cette terre mythique. C'est ainsi qu'il exprime son ahurissement lorsqu'il est approché par un démarcheur sexuel : « Incroyable, s'exclama le Français, quelqu'un qui vient proposer de la chair ainsi, sans crainte, à des inconnus ! À Tombouctou ! » (*Meurtre…*, 146). C'est mu par cet attachement à l'antique Cité de 333 Saints et à l'Afrique que Guillaume Deloncle n'hésitera pas à adhérer et participer à la 'danse des bouchers', (*Barbarababa* en tamasheq, langue locale), organisée sur l'une des places publiques de Tombouctou. Le narrateur nous dit comment, lors d'une promenade avec ses collègues, admiratif des danseurs et danseuses jouant tambours, calebasses et guitares :

> Guillaume se tenait bouche bée tant la scène qui se déroulait sous ses yeux lui semblait irréelle. Or, sans s'en rendre compte, il commença à taper des mains, d'abord, puis à se contorsionner, immobile, pour enfin se mettre à danser de plus en plus follement, à tel point qu'il attira le regard de certains spectateurs. N'y tenant plus, il bouscula ceux qui lui barraient la route et pénétra dans le cercle tout en dansant. Son apparition provoqua aussitôt des éclats de rire et nourrit davantage les battements de mains. Quelqu'un, probablement un boucher, posa sur la tête du jeune Français un bonnet muni de cornes de bœuf ; un autre lui passa par-dessus la tête une sorte de chemise sans manche portant des abats. Notre jeune policier était entré en transe lui aussi. Des femmes passaient tour à tour danser en face de lui. (…) Peu après, sans doute épuisé, Guillaume salua plusieurs fois en s'inclinant devant les autres danseurs tout en leur rendant les atours dont ils l'avaient paré. Ils le raccompagnèrent à sa place de spectateur avec des mimiques qui provoquèrent une hystérie collective (*Meurtre*…, 131-132).

Nous avons là, de façon explicite, l'image d'un peuple hospitalier et d'un Français décomplexé, dont l'humilité culturelle et le degré d'assimilation des valeurs du pays, se traduisent par la mise en pratique de ses rites et coutumes. De façon graduelle, Guillaume Deloncle accompagne d'abord physiquement les danseurs, ensuite émotionnellement, ce qui lui vaut un couronnement avec le bonnet muni de cornes de bœufs sur la tête, symbole d'intégration. Deloncle en est fier et s'enorgueillit de cette assimilation culturelle au point de dire à Sosso, natif du Mali, qui prétend le désenvoûter après cette séance de danse au cours de laquelle les bouchers de Tombouctou l'auraient 'marabouté' : « laisse-moi entre les mains des esprits. C'est ce que je veux, au contraire » (*Meurtre*…, 133). Par ailleurs, Deloncle laisse comprendre qu'il est non seulement africanisé mais prêt à défendre et valoriser, tel un ambassadeur, la culture africaine au-delà de ses frontières. Ainsi, il se

propose de faire la promotion de la polygamie en France, où, déclare-t-il, avoir six épouses blanches et souhaite en amener six noires. Tous ces gestes et messages forts de sens consolident ses rapports avec les tombouctiens et permettent que l'on lui adjuge une nouvelle identité chez les Touareqs : 'je te nomme le boucher-de-Tombouctou' (*Meurtre*…, 132) dira l'inspecteur Sosso, ' il ne s'appelle plus Guillaume, nous l'avons baptisé Sidi-Mohamed' (*Meurtre*…, 172), renchérit un employé de l'hôtel. Quoi de plus, pour démontrer à travers ce personnage qu'il n'est pas question du sentiment antifrançais au Mali mais du rejet de sa politique, de son arrogance et de son orgueil. Moussa Konaté invite ainsi la France, du moins si l'on s'en tient à ce que Jacques Dubois appelle « la société en texte[10] », à faire montre de modestie en embrassant et en incorporant des aspects de la culture malienne dans la sienne. Il s'agit alors de diversifier, d'enrichir et de faire un mélange de la culture malienne avec la culture française. Ce qui trouve sa justification dans ce proverbe africain d'après lequel : « On ne peut peindre du blanc sur du blanc, du noir sur du noir. Chacun a besoin de l'autre pour se révéler ».

3. Mondialisation et désagrégation des repères sociaux et moraux

Le roman de Moussa Konaté met en relief la psyché de l'Homme malien, pris au piège de la postmodernité et de la mondialisation. Cette dernière entraîne, de façon globale, quatre conséquences fondamentales qu'il convient de relever avec Luc Ferry (2018, 1075-1076) : « la liquidation du sens de l'histoire, la perte du contrôle sur le cours des choses -ce que j'appelle la 'dépossession démocratique'-, la marchandisation du monde, et les contradictions culturelles de l'homme de droite ». Parmi celles-ci, la perte du contrôle sur le cours des choses et la marchandisation du monde semblent toucher, à mon avis, de plein fouet, le Mali de Konaté et l'Afrique en général. De la plaine de Bandiagara en passant par Bamako jusqu'à Tombouctou, de Kita à Mopti, du pays des Dogons à Banconi, le lecteur découvre le malaise d'un peuple victime des affres de la globalisation. Ici, l'on note tout d'abord l'angoisse des hommes d'un certain âge qui, atteints de mélancolie, déplorent le déclin de leur civilisation et l'effritement de leurs valeurs ancestrales. Par conséquent, ils ne ménagent aucun effort pour les sauvegarder. Le sentiment de frustration que livre le patriarche Aghaly, les yeux larmoyants, depuis son campement de Tombouctou, au Commissaire Habib Kéita, traduit, hélas, le degré d'enlisement culturel de ce pays situé au cœur de l'Afrique de l'Ouest :

[10] Pour démontrer l'existence du roman dit réaliste, Dubois introduit une distinction capitale entre « la société hors texte », c'est-à-dire le monde social réel auquel le roman se réfère (une époque, des institutions, des classes sociales, des croyances, des conflits, etc.) et « la société en texte », définit comme une société qui « produit sur le mode de la simulation des instruments de lecture de la société réelle » (2000 : 44).

> Aujourd'hui, nous souffrons, Habib, nous souffrons beaucoup, nous les anciens. Le monde n'est plus le monde, or la force réside dans les racines. Tout se défait. Nos enfants nous abandonnent. Le sens de l'honneur s'évanouit. Nos filles empruntent le chemin de la perdition. On ne pense plus qu'à la ville et à l'argent. Le déshonneur deviendra-t-il notre vêtement ? Où sont donc les Touareg ? (*Meurtre à Tombouctou*, 162-163).

Ainsi donc, le vieux monde échappe au contrôle du vieillard et ses congénères. Avec l'arrivée de la « société liquide » décrite par Zygmunt Bauman (2018), tout s'émiette, tout s'effondre, cédant place à une société en perte de vitesse, où la dépravation des mœurs et l'insalubrité morale font littéralement leur lit. L'on assiste, comme corolaire, de l'autre côté, à l'émergence d'une jeunesse qui marche sur la tête, désorientée, déviée du chemin de l'effort, de la loyauté et de la dignité. Le jeune malien du roman de Konaté pense que l'argent n'a pas d'odeur. Il veut s'enrichir à tout prix et à tous les prix. C'est la raison pour laquelle un jeune dogon comme le personnage Ouologuem, avoue sans gêne à l'inspecteur Sosso : « Tu sais, on étouffe dans ce pays. Toutes ces coutumes, cette religion, ces contraintes, on en a marre. Nous on est jeune et on veut vivre. Pigui, c'est l'enfer. Je cherche qu'une chose : être riche et foutre le camp » (*L'empreinte du renard*, 137).

C'est cette cupidité, cet élan effréné vers l'acquisition du bien matériel, même par des méthodes peu orthodoxes, qui poussera ce jeune homme et ses amis du pays des Dogons à fouler au pied leur patrimoine, des valeurs chères à leur peuple. Ce qui vient chambouler, malheureusement, l'une des composantes de l'imaginaire collectif du peuple Dogon. Les personnages Ali, Antandou, Ouoleguem, Némègo, -qui coucha avec Yakoromo la fiancée de son ami-, tous fonctionnaires à la Mairie de Pigui, commettent un sacrilège en s'accaparant et en vendant le champ du Hogon -le chef spirituel- à des gens qui voulaient y construire un hôtel. Ils engrangent, en contrepartie, la rondelette somme d'environ onze millions de FCFA dont ils n'ont pas pu s'en servir. En effet, ils meurent tour à tour par le même poison, une herbe que les Dogons appellent *la tête jaune* transmis par la morsure mystérieuse d'un serpent[11].

Même son de cloche du côté de Kita. La ville natale du commissaire Habib n'est plus celle d'antan. Kita d'aujourd'hui est une ville fantôme et c'est avec regret qu'il constate amèrement : « Kita n'est plus la ville qui

[11] Dans le roman de Moussa Konaté, le meurtrier portant parfois un nouveau manteau, est déshumanisé et représenté sous la forme d'un esprit, créant ainsi un conflit entre les croyances ancestrales maliennes et l'enquête policière moderne. Les Bozos du Mali sont un peuple qui vit depuis des millénaires au bord du fleuve Niger et croit être protégé par le génie du fleuve, le Lamantin. Après qu'un membre de la communauté ait aidé un Blanc à pêcher un poisson-femme sacré, le Lamantin se venge en provoquant des morts mystérieuses et des inondations (*La malédiction du Lamantin*, 173).

est au plus profond de mon être. Ici aussi la mondialisation est à l'œuvre. Et qui dit mondialisation dit argent-roi » (*L'affaire des coupeurs de tête*, 173). Dans cette localité, même le « le chef de village est devenu l'argent. Diaby est un notable honoré, mais pour s'enrichir il n'a pas hésité de s'acoquiner avec des criminels » (*L'affaire des coupeurs de têtes*, 173). En effet, le haut dignitaire religieux, El Hadj Oumar Diaby, qui a effectué cinq fois le pèlerinage au lieu Saint de la Mecque, ce qui atteste de son attachement à l'islam et à Allah, est à la tête d'un réseau de hors la loi constituée de hauts fonctionnaires de la sécurité publique de la ville et du jeune ivoirien Kouassi Kouadjo habile dans le trafic d'ossements humains. Pendant que l'inspecteur Sosso, déguisé, enquête sur les meurtres de Kali, Kouassi commet l'indiscrétion de lui dire comment il gagne son pain quotidien :

> Moi, je me débrouille. Y a pas de problème, je cherche l'argent par tous les moyens. Je me casse pas la tête, moi. Je dis pas : ca, c'est bien, ca, c'est pas bien. Si ça rapporte de l'argent, c'est bien. Pas de problème. Pour vivre, il faut prendre des risques. Je me souviens, j'ai failli me casser la tête contre un rocher dans un cimetière, deux jours de suite. Mais je m'en fous, si je gagne de l'argent, c'est bon (*L'affaire des coupeurs de tête*, sic 124).

Les paroles de Kouassi montrent un personnage qui semble avoir perdu tout repère moral. Pour lui l'argent passe avant tout. Il ne cherche pas à savoir si ce qu'il fait est bien ou mal ; ce qui compte, c'est que cela lui permette de gagner sa vie. Lorsqu'il affirme : « Si ça rapporte de l'argent, c'est bien », il résume en quelques mots sa manière de voir le monde. Il est prêt à tuer et même à profaner les tombes, pourvu que ses actes lui rapportent de l'argent[12]. Le crime apparait dans ce contexte comme le choc occasionné par la rencontre de deux mondes : d'un côté, la société malienne qui considère l'honneur, la famille, la solidarité et le respect des traditions comme des valeurs fondamentales ; de l'autre, un monde dans lequel la réussite matérielle devient la principale mesure du succès. Kouassi incarne dès lors un personnage prototype qui s'est progressivement affranchi de toute contrainte morale et dont le parcours traduit une forme de désorientation sociale et éthique.

[12] L'on peut rappeler ici *La peau de chagrin* (1830, édition 1974), d'Honoré de Balzac. En effet, le jeune Raphaël de Valentin, personnage ruiné et sans ressources, ira signer un pacte fatal avec un talisman magique. Le vieil antiquaire lui donne la peau mais celle-ci porte une formule qui met en garde son détenteur : "Si tu me possèdes, tu posséderas tout. Mais ta vie m'appartiendra" (*La peau*…, 60). Comme promis, cette peau exauce tous ses voeux mais en contrepartie, elle rétrécit à chaque souhait et raccourcit sa vie.
-Par ailleurs, à l'orée des années 2000 au Cameroun, une comédie à succès intitulée *Man No Lap Argent Facile Mokouaye* créée par Jean De Dieu Tchegnebe; tout comme le phénomène des portes monnaies magiques relevé tout récemment, avec ses conséquences incalculables chez leurs détenteurs démontrent, à suffisance, le revers de la médaille des richesses obtenues sans le moindre effort.

À travers lui, le roman donne à voir une jeunesse confrontée aux difficultés de la vie et susceptible, dans certaines circonstances, de perdre ses repères au point de considérer le bien et le mal comme des notions secondaires. L'orateur dresse son portrait en ces termes : « Né à Agboville, Kouassi a fait de brèves études à cause de la pauvreté dans laquelle vivait et vit encore sa famille. Très tôt, il a été obligé de subvenir à ses besoins. La vie a été une dure épreuve dont il n'a retenu que cette leçon : vivre honnêtement ou malhonnêtement, cela n'a aucune importance, l'essentiel est de vivre. Comme des milliers de jeunes dans sa situation, il s'est donc débarrassé de tout scrupule. » (*L'affaire des coupeurs de tête*, 165-166). Pour Kouassi, la question n'est donc plus de savoir ce qui est bien ou mal, mais de trouver les moyens de survivre et de réussir, quel qu'en soit le prix. C'est dans ce contexte qu'il faut également comprendre la place accordée à l'irrationnel dans le roman. Les croyances et les pratiques magico-religieuses ne sont pas simplement présentées comme des survivances du passé. Elles montrent aussi comment des traditions peuvent être détournées lorsque l'argent, le pouvoir ou la réussite personnelle deviennent les principales préoccupations :

> En Côte d'Ivoire, comme dans la plupart des sociétés noires africaines, l'irrationnel occupe une place importante dans la vie des hommes. Ainsi, les marabouts et les féticheurs ont réussi à inculquer aux habitants qu'il est possible, grâce à des pratiques magiques, d'influer sur le cours du destin. Pour guérir d'une maladie, être riche, vaincre un concurrent, séduire un homme ou une femme, être élu député ou président de la République, il suffit d'offrir un sacrifice aux esprits, de porter une amulette ou de se laver avec une eau magique. Et le sacrifice réputé le plus efficace est celui d'organes humains. C'est ainsi qu'est né un nouveau métier, celui des pilleurs de tombes, qui passent leur temps à dévaliser les sépultures pour dépouiller les corps de leurs organes (*L'affaire des coupeurs de tête*, 166).

Le recours à ces pratiques montre alors jusqu'où peut aller la perte des repères lorsque les croyances traditionnelles sont mises au service d'intérêts personnels. Le respect des morts, qui devrait constituer une limite fondamentale, cède-lui aussi devant la recherche du profit. Le personnage Kouassi et les pilleurs de tombes donnent à voir une société en pleine mutation, dans laquelle les anciennes valeurs ne disparaissent pas complètement, mais peuvent être progressivement détournées et vidées de leur sens. Le crime apparait dès lors comme l'un des signes les plus visibles de cette crise des valeurs.

4. Crime et châtiment : choix entre la justice moderne et la justice traditionnelle

L'univers romanesque de Moussa Konaté ne fait pas l'éloge de l'impunité dans le pays de Sundiata Keita. Toutes les victimes forment un groupe d'in-conformistes sociales, coincées à cause de la mondialisation et de leur comportement déviant au sein de leur communauté. Certains personnages sont arrêtés et jugés par les tribunaux, d'autres sont punis par leur famille ou leur communauté, tandis que dans certains cas, la sanction prend une dimension spirituelle. Au pays des Dogons, par exemple, les notables avaient commandité la mort de leurs enfants, les quatre fonctionnaires de la mairie sont morts mais « personne n'a vu ni l'assassin ni l'arme du crime, mais tout le monde est convaincu que les morts ont été tués par l'esprit de l'ancêtre des Dogons » (*L'empreinte du renard*, 88). À Tombouctou, Ibrahim Ag Alhadi commet l'inceste en ayant un enfant avec sa nièce. Par la suite il se livre à la consommation d'alcool ; deux raisons majeures qui l'ont conduit au suicide. En effet, c'est sa propre mère, Fatma Walette Sidi-Mohamed, qui drogue celui qu'elle aimait appeler affectueusement « mon petit » : « Je l'ai vue ajouter quelque chose qui était dans un bout de tissu » (*Meurtre à Tombouctou*, 163), affirme Ahmed, son petit-fils, témoin oculaire de l'acte qui, mystérieusement, a poussé Ibrahim au suicide. Le vénérable patriarche Aghaly, père de la victime, se réjouit plutôt de la disparition de son fils parce qu'il a écorné l'image de la famille par son comportement inacceptable : « Le fils que ma femme adorait qui se mettait à boire de l'alcool comme un mécréant ! Je me demande ce que je lui aurais fait s'il n'était pas mort. Je l'aurais maudit et chassé de chez moi. Il avait fait honte à l'âme de mon père et à toute notre tribu. Mais il est mort. C'est fini » (*Meurtre à Tombouctou,* 161). Il convient de rappeler que l'attitude de ce dernier est semblable à celle du vieillard dogon dont la fille, Yakoromo, avait couché avec l'ami de son fiancé, transgressant ainsi l'amitié, l'un principe sacré au pays Dogon :

> Ma fille Yakoromo n'est pas moins coupable. Yadjè était son fiancé. Nous, ses parents, l'avions décidé avant même sa naissance. Si elle a trahi son fiancé pour se lier avec son meilleur ami, c'est qu'elle n'est plus digne de nous. C'est par elle que le malheur est venu. Je n'ai pas attendu. Je lui ai dit qu'elle n'était plus une Dogono, qu'elle devait s'en aller pour toujours. À L'heure qu'il est, elle est sur les routes et ne s'arrêtera qu'une fois hors de toutes les terres où vivent les Dogonos. Pour moi, ma fille est déjà morte (*L'empreinte du renard*, 244).

À la différence des deux localités antérieures, les cinq criminels de la ville de Kita répondront de leur acte devant la cour d'assise de Bamako et

la justice ivoirienne extradera le commerçant Kouassi Kouadjo. Ce dernier et ses complices avaient décapité quatre mendiants dont les têtes étaient destinées à être envoyée en Côte d'Ivoire. Dans de pareilles circonstances, le châtiment se traduit généralement par la mort physique et spirituelle, la mort sociale ou familiale, la prison, l'extradition pour des étrangers comme l'ivoirien, la malédiction dans *L'honneur des Kéita*. Par exemple, ils ont envouté Badian et ont fait de lui un voleur, un vaurien condamné à l'errance et ils ont juré que Fatoman ne porterait jamais le nom des Kéita (*L'honneur…*, 283). D'autres parts, la question de la culpabilité s'impose : les vieillards dogons, de Tombouctou, ceux-là qui provoquent la mort de leur fils, l'exclusion de ces derniers au sein de leur famille et du village, sont-ils condamnables ? Ces grands défenseurs de leur culture, protègent ce qui leur est cher car ils ne veulent pas être responsables de leur propre effondrement civilisationnel.

C'est par le biais de cette résilience éthique que la culture africaine pourra résister aux transformations imposées par le monde actuel. Dans *L'empreinte du renard*, Moussa Konaté met ainsi en scène un peuple profondément attaché à sa culture et prêt à lutter corps et âme pour en préserver les fondements. Quiconque viole les lois de la communauté s'expose à une sanction pouvant aller jusqu'à la mort, appliquée selon des mécanismes parfois troublants, qui semblent remettre en question les principes de la justice étatique moderne. Le Hogon, le chef spirituel, rappelle avec fermeté : « tant qu'il y aura des Dogonos sur terre, ils défendront les Dogonos. Votre erreur, c'est d'accuser un être humain d'accomplir ce qui est au-dessus de ses forces » (*L'empreinte du renard,* 249). Et, *in fine*, le commissaire Habib se félicite d'avoir appris à comprendre son univers « J'ai rencontré des personnes qui mettent l'homme au centre du monde. S'ils commettent un crime, ce n'est jamais pour défendre des intérêts personnels, mais pour sauver leur honneur et maintenir les fondements de leur société » (*L'empreinte du renard*, 257).

Le meurtrier bénéficie alors, en quelque sorte, d'une circonstance atténuante : son acte peut être interprété comme une forme de légitime défense lorsqu'il est commis pour restaurer l'honneur, considéré comme l'une des valeurs sacrées de la communauté. Cette conception de l'honneur, fondement de l'ordre social trouve également un écho dans *L'aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane, où le fou, personnage emblématique, assassine Samba Diallo après que celui-ci ait refusé d'accomplir, malgré son insistance, son devoir de croyant musulman[13]. Leur échange ci-dessous, représente le climax du roman et la fin tragique d'un sujet aliéné et déboussolé après un séjour en occident :

[13] La mort de Samba Diallo, déclare d'ailleurs Cheick Hamidou Kane lors d'un entretien accordé à la revue *Jeune Afrique* en mai 1963, constitue « la preuve par l'absurde que la civilisation africaine existe à un tel point que si un individu cède à la tentation de l'extirper, ou de l'abandonner, il détruit son âme, sa personnalité, inévitablement » (*Jeune Afrique*, no 134).

- On n'oblige pas des gens à prier. Ne me dis plus jamais de prier. […]
- Promets-moi que tu prieras demain.
- Non… je n'accepte pas…

Sans y prendre garde, il avait prononcé ces mots à haute voix. C'est alors que le fou brandit son arme, et soudain, tout devint obscur autour de Samba Diallo (*L'aventure ambiguë*, 185 et 187).

Suivant cette même logique, l'honneur apparait comme principe essentiel de la cohésion social. Dans ces différentes œuvres, le crime apparait, paradoxalement, comme un moyen de préserver l'honneur collectif et de rétablir un ordre social considéré comme menacé. Les communautés se trouvent ainsi confrontées à la nécessité de sauvegarder leur identité propre, leur socle de valeurs. Ce que Verena Tobler Müller (1997) désigne par l'expression de « culture-noyau » (*Kernkultur*). *L'Empreinte du renard* démontre comment Moussa Konaté pousse cette logique jusqu'à ses conséquences les plus radicales : le commissaire Habib, pourtant représentant de la justice moderne déclare à Sosso, son jeune inspecteur et collaborateur : «ma décision est prise : je n'arrête personne » (*L'Empreinte du renard*, 257). Par cette déclaration, il reconnaît implicitement les limites de la justice institutionnelle, face à une conception communautaire de l'honneur, de l'identité culturelle mandingue et de la justice profondément enracinée dans les valeurs culturelles locales.

Conclusion

À travers les enquêtes du commissaire Habib Kéita, Moussa Konaté transforme le roman policier en un espace de réflexion sur la société africaine contemporaine. Derrière les crimes et les enquêtes se trouvent des questions beaucoup plus profondes : comment préserver une identité culturelle dans un monde qui change rapidement ? Comment concilier tradition et modernité ? Et surtout, comment faire dialoguer la pensée occidentale avec les savoirs et les valeurs africaines ? Habib Kéita apporte une réponse intéressante à ces questions. Sa formation occidentale lui donne les outils nécessaires pour enquêter, mais son expérience du terrain lui apprend que la raison ne suffit pas toujours à comprendre une société. Il découvre peu à peu qu'il faut aussi connaitre son histoire, ses croyances et ses valeurs. Konaté porte également un regard critique sur la mondialisation. Dans ses romans, celle-ci favorise l'ouverture au monde, l'affaiblissement des liens communautaires et le conflit entre les générations, signes incontestables d'une société en pleine transformation. Cependant, l'auteur ne propose pas de revenir simplement au passé. Il ne demande pas non plus de fermer la porte à l'Occident. À travers Guillaume

Deloncle, il montre qu'une rencontre respectueuse entre les cultures est possible. Cette relation peut être comprise comme un véritable *cross-cultural dialogue* fondée non sur l'arrogance ou la domination, mais sur la reconnaissance mutuelle. En définitive, le roman policier de Moussa Konaté devient une manière de réfléchir sur l'Afrique contemporaine et à sa place dans un monde globalisé. Son œuvre nous rappelle que la modernité n'a pas besoin de signifier l'abandon des racines. Au contraire, une société peut accueillir de nouvelles idées tout en conservant la mémoire et les valeurs qui constituent son identité.

Bibliographie

BALZAC, H. (de) (1974), *La peau de chagrin*, Paris, Gallimard.
BAUMAN, Z. et LEONCINI, T. (2018), *Les enfants de la société liquide*, Paris, Fayard.
BOILEAU-NARCEJAC, P.T. (1992), *Le roman policier*, Presses Universitaires de France, Coll. Que sais-je, 4ème éd.
CHANDLER, R. (2023), *Le Grand Sommeil*, Paris, Gallimard.
CHRISTIE, A. (1933), *Le crime de l'Orient-Express* [*Murder on the Orient Express*], Trad. de Louis Postif, Paris, Librairie des Champs-Élysées.
CONAN DOYLE, A. (1888), *Une étude en rouge*, [*A Study in Scarlet*], Londres, Ward.
DUBOIS, J. (2000), *Les romanciers du réel*, Paris, Seuil.
FERRY, L. (2018), *Dictionnaire amoureux de la philosophie*, Paris, Plon.
GABORIAU, É. ([1868], 2003), *Monsieur Lecoq*, Librairie des Champs-Elysées, Hachette livre.
-- ([1867] 2005), *Le crime d'Orcival*, Éditions du Masque, Coll. Poche.
HAMMETT, D. (1932), *Moisson rouge* [*Red Harvest*], Paris, Gallimard.
HAMIDOU KANE, C. (1961), *L'Aventure ambigüe*, Paris, Julliard.
-- Déclaration in *Jeune Afrique*, no 134, 13 mai 1963 mentionnée par Vincent Monteil dans *L'Islam noir*.
KEITA, M.S. (2001), *L'archer bassari*, Paris, Karthala.
KESTELOOT, L. (2001), *Histoire de la littérature négro-africaine*, Paris, Karthala-AUF.
KONATÉ, M. (1998), *L'assassin du Banconi suivi de L'honneur des Kéita : Les enquêtes du commissaire Habib*, Paris, Gallimard.
-- (2006), *L'empreinte du renard : Meurtres en Pays Dogon*, Paris, Fayard.
-- (2009), *La malédiction du Lamantin*, Paris, Fayard.
-- (2015), *Meurtre à Tombouctou*, Paris, Gallimard.
-- (2017), *L'affaire des coupeurs de têtes*, Paris, Gallimard.
MARTIN, J.-P. (2024), *Le roman policier africain* : *Regards critiques sur des sociétés en mutation*, Québec, Presse de l'Université de Laval.
NDIONE, A. (1984), *La vie en spirale*, Paris, Gallimard.
NGOYE, A.F. (1997), *Sorcellerie à bout portant*, Paris, Gallimard.

SAPPI, A.-R. (2020), *La figura del detective activista en la novela policiaca del siglo XXI : estudio sociocrítico, estrategias detectivescas y poética posmoderna* (*L'image du détective activiste dans le roman policier du XXIe siècle : étude sociocritique, stratégies d'enquête et poétique postmoderne*), Madrid, Ediciones del Orto.
SIMENON, G. (1968), *L'Ami d'enfance de Maigret*, Presses de la cité.
TODOROV, T. (1971), *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, 1971.
ULASI, A.L. (1978), *The Man from Sagamu*, London, edition Fontana/Collins.
VANONCINI, A. (1993), *Le roman policier*, Paris, Presse Universitaire de France.